

Je fais du cheerleading!

« Je fais du cheerleading! »

Cette phrase m'a hanté tout au long de mon parcours scolaire. Je n'aurais jamais pensé qu'une simple phrase pouvait devenir aussi lourde à porter. Quatre mots seulement. Quatre mots qui, pour moi, voulaient dire passion, fierté, dépassement. Mais pour les autres, ces mêmes mots devenaient une raison de rire, de juger, de blesser. Toutes ces remarques, ces commentaires, ces regards sont marqués à vie dans ma mémoire. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qui se serait passé si je ne m'étais pas perdu dans cette école. Aurais-je été un garçon comme les autres? Est-ce que j'aurais fait un sport « normal » pour les « garçons »?

Parfois, je me demande si une simple porte peut vraiment changer une vie. Si ce jour-là, j'avais tourné à gauche plutôt qu'à droite, peut-être que toute mon histoire aurait été différente. Tout a commencé lorsque je me suis égaré dans mon école. Je cherchais mon casier et, en poussant une porte au hasard, je suis tombé sur le gymnase. J'ai instantanément eu un coup de foudre pour le spectacle qui se déroulait devant mes yeux : la gymnastique, les pyramides humaines, la danse... Le cheerleading avait l'air d'être le meilleur sport du monde!

Je me suis donc inscrit et les premières années de mon primaire furent formidables. Je me souviens encore de ma première pratique. L'odeur du gymnase, le bruit des souliers qui glissent sur le plancher, la musique qui résonne. J'avais l'impression d'avoir enfin trouvé un endroit où je me sentais exactement à ma place. Mais j'étais en maternelle, trop innocent pour me rendre compte de tous les préjugés que comptait notre société.

Dès ma cinquième année, l'intimidation a commencé. Les mots qu'on me lançait n'étaient pas toujours criés. Parfois, ils étaient chuchotés. Parfois, ils étaient déguisés en blagues. Mais ils finissaient toujours par atteindre leur cible : moi. Je recevais plusieurs remarques sur le fait que je faisais du cheerleading pour regarder les filles ou que je me comportais comme une fille. Parfois, les garçons ne voulaient pas que je joue avec eux au hockey ou au soccer. Je ne comprenais pas : pour moi, c'était juste un sport. Pourquoi m'exclure? Ils pratiquaient bien le basket ou du soccer, alors pourquoi est-ce que je ne pouvais pas faire du cheerleading? Je ne comprenais pas comment des mots pouvaient transformer quelque chose d'aussi beau en quelque chose d'aussi honteux.

Je me mettais à observer les autres garçons. J'essayais de voir ce qu'ils faisaient de différent de moi. Comment ils parlaient, comment ils marchaient, comment ils riaient. Comme si j'avais raté un cours secret sur « comment être un garçon ».

Je suis, à plusieurs reprises, rentré chez moi les larmes aux yeux. Je repensais sans cesse aux phrases qu'on m'avait dites dans la journée. Elles tournaient en boucle dans ma tête. Même seul dans ma chambre, les mots des autres continuaient de me faire mal. À maintes reprises,

j'ai voulu arrêter le cheerleading. J'étais déchiré, car le seul moment où je me sentais bien était quand je pratiquais ce sport. Mais même à cet endroit, je recevais des remarques. Je n'avais pas d'endroit à moi et je désespérais...

Le pire, ce n'étaient pas les insultes. C'était le silence autour. Parce que le silence, lui aussi, est un message. Il me disait que ces paroles étaient acceptables. Qu'elles ne méritaient pas d'être arrêtées.

Lorsque je suis entré au secondaire, c'était dix fois pire. Je recevais encore plus de remarques. Mais au lieu de me faire dire que j'étais un pervers, on me disait que j'étais homosexuel. Je me rappellerai toujours ma première journée. J'étais tellement content d'enfin être au secondaire, jusqu'à ce que, à ma grande surprise, plein de gens me demandent mon orientation sexuelle. Je ne comprenais pas. Je me sentais obligé de me justifier pour quelque chose que je ne comprenais même pas moi-même. Comme si faire du cheerleading donnait aux autres le droit de décider qui j'étais. Comme si mes mots ne valaient pas autant que ceux des autres. Avant la rentrée, je m'étais préparé plein de répliques au cas où on me dirait que je pratiquais un sport de filles. Mais personne n'aurait pu me prévenir que les gens allaient penser que j'étais gai.

Ma première année au secondaire a été très difficile. Certains jours, je me surprénais moi-même à répéter leurs paroles dans ma tête, comme si, à force de les entendre, j'avais fini par y croire un peu. Si j'avais reçu un dollar chaque fois où j'ai failli arrêter mon sport, je serais sûrement milliardaire. Mais chaque fois que je mettais les pieds sur le tapis d'entraînement, tout redevenait clair. Là, les mots changeaient. On m'encourageait. On criait mon nom. On me disait « bravo », « encore », « tu es capable ». Et ces mots-là avaient un effet complètement différent : ils me redonnaient confiance.

Maintenant âgé de 14 ans, j'assume fièrement ma passion. J'ai même réussi à me faire recruter dans une équipe internationale qui participera à une compétition aux États-Unis et je parviens à créer de vrais liens avec mon équipe. Je suis plus qu'heureux de pratiquer ce fabuleux sport. Aujourd'hui, quand on me demande quel sport je fais, je réponds sans hésiter, sans baisser les yeux, sans me justifier. Je me rends compte que les mots qui me faisaient le plus peur avant sont maintenant ceux qui me rendent le plus fier.

« Je fais du cheerleading! »

Mes expériences m'ont fait réaliser que cette phrase n'est pas une malédiction, mais une bénédiction. Je garde quand même des cicatrices, certes invisibles, mais douloureuses.

Avec le temps, j'ai compris que les mots ont un pouvoir immense. Ils peuvent détruire quelqu'un petit à petit, sans laisser de traces visibles. Mais ils peuvent aussi reconstruire, encourager, réparer. Peut-être que les personnes qui me blessaient ne se rendaient pas compte de l'effet de leurs paroles. Peut-être qu'elles ne savaient pas que, pour moi, leurs mots pesaient des tonnes. Aujourd'hui, j'essaie de faire attention aux mots que j'utilise avec les autres. Parce que je sais maintenant à quel point une phrase peut rester gravée longtemps.

dans la mémoire de quelqu'un. Et je garde l'espoir que notre société apprenne à accepter les personnes différentes...